

Vers une libération
amoureuse

Yann Kerninon

Vers une libération amoureuse

Propositions romantiques,
érotiques et politiques

Libella
Maren Sell

© Libella, Paris, 2012

ISBN : 978-2-355-80032-0

En mémoire de Jeanne Keisser, pour le don et la générosité.

*En mémoire de Kostas Axelos, qui m'avoua un jour,
non sans une certaine gravité, avoir cherché
dans chaque rencontre avec une femme... « le Tout ».*

*À celles et ceux qui, tout en se gardant de trop parler d'avenir,
s'en tiennent au difficile : habiter, incarner, dévoiler
et cultiver ce que le présent recèle d'éternité.*

*Aux morts qu'on ne retient pas.
Aux vivants qu'on rencontre.*

*À l'Amour qui toujours, à la fois, dévoile nos forces
et nous met en demeure d'explorer nos failles.
À l'Amour : ma fidélité éternelle et absolue.*

*L'art est une route qui finit en sentier, en tremplin,
mais dans un champ à nous.*

René CHAR,
Recherche de la base et du sommet

PREMIÈRE PARTIE :

LA LUMIÈRE

Ce à quoi
nous ne nous attendions pas...

I

TROIS EXPÉRIENCES : LE FUNAMBULE, LE CYCLISTE, L'AMOUREUX...

Sais-tu que c'est ce qu'il y a de plus difficile, entre toutes choses, ce qu'il est donné à un être humain de porter ? [...] Pour tout le reste, il y a des voies et des secours, des garde-fous pour s'y repérer, tandis qu'en l'occurrence être dans l'amour [c'est] être contraint à son existence la plus « propre ».

Lettre de Martin Heidegger à Hannah Arendt, 13 mai 1925¹

Musique pour cette pensée :

Au Revoir Simone, *Another Likely Story*²

C'est au hasard d'une rencontre que je suis devenu funambule... immédiatement, comme par magie. Vertige, émoi, bouleversement : une expérience de l'essentiel, ici-bas.

Un jour un fil d'acier fut tendu devant moi. On me prit par la main. On me dit : « Essaie, tu verras. » Rien de spectaculaire. Le fil était exactement à trente centimètres du sol ! Il n'était pas question de grande chute dans le vide, seulement d'une expérience et d'une révélation – pour moi. Il est dans l'existence quelques moments comme ceux-là, des expériences – retentissantes ou simples, presque banales

1. Hannah Arendt/Martin Heidegger, *Lettres et autres documents 1925-1975*, traduit de l'allemand par Pascal David, Paris, Gallimard, 2002, p. 35.

2. Au Revoir Simone, *Still Night, Still Light*, Universal, 2009, piste 1.

parfois – qui vous renversent et vous métamorphosent. Des moments après lesquels la vie prend un autre sens.

J'étais sur ce petit podium, en chaussettes. Comme un gamin, un peu timide, au cours de gymnastique. À peine trois mètres plus loin, un autre petit podium. Entre les deux, presque rien : juste un câble tendu d'un ou deux centimètres de diamètre. Je posai le pied droit et écartai les bras pour chercher l'équilibre – maladroit... Je fixai du regard le bout de mes pieds – et le fil. Les épaules rentrées, la tête un peu baissée, le visage plus ou moins imbécile, je fis ce que nous faisons tous, chaque jour, des milliers de fois : se mettre sur un pied, se pencher vers l'avant, commencer à tomber et puis se rattraper, c'est-à-dire faire un pas ! Mais cette fois, sur un fil. Le pied gauche quitta son point d'appui et vint se poser juste devant mon pied droit... Et voilà. J'y étais : sur le fil. Content, je m'arrêtai. Erreur ! Mes épaules, mon bassin, mes genoux, mes chevilles se tortillèrent deux ou trois fois... Sur un fil, le surplace est *la* chose impossible. Sur le fil comme en amour, il faut avancer, toujours... Je mis le pied à terre...

Mais il avait suffi de ce pas, un seul pas, pour toucher l'essentiel : le désir ! Je descendis du fil, ne dis rien, ne regardai personne et remontai sur le podium. Il se passait quelque chose. Je ne savais pas quoi. Une expérience. Encore une fois ! Un pas... Presque deux ! Mais pas trois... Pied à terre ! Encore une fois ! J'étais nul, mais, bon sang, j'aimais ça : devenir funambule !

Lucie Boulay, la funambule, la vraie, celle qui bien gentiment m'avait tenu la main, me livra son conseil : « Ne regarde pas tes pieds, regarde devant toi. Vois où tu veux aller et marche jusque là-bas. » Facile à dire... Encore une fois... Je redressai la tête, donc. Je déverrouillai les épaules. Une grande respiration et je tournai mon regard héroïque vers l'horizon lointain : à trois mètres ! Un, puis deux, puis trois et ainsi de suite : arriver là-bas ! Ne pas trop se regarder soi-même, ne pas se contenter de l'endroit où l'on est, mais savoir où l'on va. Et avancer, maladroitement peut-être. Avec les moyens du bord, pas à pas... C'est la vie sur le fil. Ça ne sera jamais autre chose.

Je le fis. Un pas, puis deux, puis trois. Surtout ne pas s'arrêter. L'arrêt total, c'est la vraie chute. Avancer, toujours. Et garder à l'esprit que le ridicule ne tue pas. Au contraire, c'est en passant sous ses fourches caudines que l'on apprend à vivre. Au milieu, le fil devient plus souple. Je manque de perdre l'équilibre. Encore un pas... Je suis presque « là-bas », là où je voulais être. J'hésite une dernière fois entre mettre le pied à terre et me jeter sur le podium comme un coureur se jette sur la ligne. Je touche le fil encore une fois et écrase le pied sur le podium. Ouf ! Bravo ! Intense satisfaction ! J'ai fait... trois mètres...

Je suis content. Certes. Mais je ne triomphe pas. Car ce qui me tient désormais, c'est le désir : le désir de retourner sur le fil, encore une fois. Je fais à nouveau trois ou quatre allers-retours. Une fois je tombe, une fois pas... Peu importe. Je cède enfin ma place et je suis bouleversé ! J'ai fait une expérience, c'est-à-dire une rencontre entre moi-même et moi, avec mon essence même, avec l'essence des choses : une révélation quasi religieuse. J'ai vu, j'ai expérimenté, j'ai senti quelque chose qui fait sens. J'ai aimé cette marche sur un fil. J'ai aimé cette idée de tenter. De tenter de danser là où personne ne danse. J'ai aimé être au-dessus du sol, la sensation de m'élever, de rebondir, d'être léger. Défier la pesanteur, au sens le plus concret et le plus vif du terme : s'affranchir de ce qui nous entraîne d'habitude vers le bas. Enfin ! Enfin s'élever plutôt que de ramper sous le poids du réel et de ses contingences ! Ne pas baisser la tête, se tenir droit et y aller, avancer, danser !

Le funambulisme comme l'amour, c'est la vie inversée. C'est la vie qui triomphe au lieu de s'étioler. Ce jour-là je compris que j'étais funambule : en quête d'un équilibre qui ne soit pas un confort, en quête d'une émotion qui ne soit pas un suicide, en quête d'une vérité qui ne soit pas un dogme. Danser la vie sur le fil.

Ce livre n'est pas un livre sur le funambulisme, mais presque. C'est un livre sur la vie, la mort et les désirs, donc un livre sur l'amour. Disons plutôt un livre « avec » l'amour, « dans » l'amour, une enquête sur ses traces. Car prétendre

écrire « sur » l'amour, c'est déjà une impasse. L'amour, à proprement parler, ne peut être un sujet théorique. Il ne peut relever que d'une pratique, d'une investigation, d'une expérience¹.

Il serait tout aussi ridicule de faire un livre « sur » l'amour que d'en faire un « sur » la marche sur fil, un livre qui expliquerait comment mettre un pied devant l'autre, comment tenir en équilibre, comment apprendre à vivre et à marcher...

Ainsi parlerons-nous d'amour comme on peut parler de funambulisme : principalement en creux, en négatif, en indiquant les leurres, les impasses, les fausses pistes et, aussi et surtout, en encourageant vivement chacun à *essayer*, à essayer encore, encore et à nouveau ! En dépit des échecs. En amour comme en danse sur fil, on ne peut guère espérer plus : savoir que ce ne sera pas facile, qu'il n'y a aucune recette ni aucun modèle déterminé, en prendre bien conscience, l'assumer, faire réellement le deuil de tout espoir de solution facile, idéale, transparente. Mais savoir néanmoins qu'il n'y a d'autre issue que d'en faire l'expérience, que de faire l'amour, comme l'artiste fait son œuvre, et que la pire des choses serait de ne pas essayer de danser sur le fil du rasoir, c'est-à-dire ne pas tenter de vivre la vie, autant que possible, dans toute la plénitude de son intensité. L'amour, comme le funambulisme, suppose une certaine dose de danger et aussi un bon nombre d'échecs et de chutes. On parle souvent des chutes, des amours tragiques, des amours impossibles, des amours contrariées, ratées. On en fait des romans, des chansons et des films, certes... Mais l'amour et le funambulisme ne sont pas non plus tout à fait à l'abri d'un succès. Et des lèvres qui se posent sur les lèvres de

1. Dans son *Érotisme*, Georges Bataille disait déjà combien les émotions et les sentiments liés à l'amour et à la sexualité ne pouvaient être envisagés autrement que sur le registre de l'expérience intérieure, personnelle. « Ne nous *opposant* plus à lui [l'érotisme], nous devons cesser d'en faire une chose, un objet extérieur à nous. Nous devons l'envisager comme le mouvement de l'être en nous-mêmes. » (Paris, Éditions de Minuit, 1957, p. 44.)

l'autre pour lui donner un baiser beau et vrai et sincère, un baiser qui fait battre le cœur et fermer les paupières, est un miracle comparable à celui qui a lieu quand un danseur de corde ne s'écrase pas au sol. L'expérience vaut donc d'être tentée. Sinon, que pourrions-nous bien faire en attendant la mort ?

ACCEPTER LE DÉSÉQUILIBRE

La marche sur un fil est une bonne métaphore pour parler de la vie, de l'amour et de la mort. À commencer par un point : beaucoup ne marcheront jamais sur un fil, au même titre que beaucoup – du fait des circonstances ou de leur propre fait – ne se risqueront jamais à vivre pleinement la vie. Nombreux sont ceux qui restent sur le bord du chemin et éloignés du fil, se contentant parfois de contempler un funambule et d'admirer ses exploits comme des excentricités inaccessibles qui ne seront jamais pour eux. Certains même lui lanceront des pierres, jaloux de ses prouesses qui les renvoient peut-être à leur propre et inavouable médiocrité. Et parfois, comme le dit Nietzsche¹, la chute du danseur de fil peut être le fait d'un imbécile...

Le funambule, le danseur de corde... Nietzsche en parle pour dire l'exceptionnel, dire celui qui va au bout du risque, au fin fond de l'intensité vitale. On fantasme le funambule comme on fantasme l'amour, quand on n'ose le pratiquer, quand on croit que l'amour, justement, est une histoire de fantasmes et d'idéalités, avec toute l'exagération propre à ceux qui – comme Nietzsche – ont justement parfois quelques difficultés à vivre et à danser. On se représente un fou s'élançant sur son fil, libéré de son humanité : sans peur, sans vertige, sans scrupule, immortel... Mais un funambule

1. « Étrange est la vie humaine et toujours dénuée de sens : un bouffon peut lui être fatal. » Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Gallimard (trad. Henri Albert), 1963, « Le prologue de Zarathoustra », § 6, p. 25-26.

n'est justement pas cela. Si je parle du funambulisme pour parler de l'amour, ce n'est pas tant pour faire l'éloge des trompe-la-mort spectaculaires que pour dire, au contraire, l'expérience intérieure du funambule : cet équilibre mêlé d'intensité et d'exigence. Le funambule n'est pas le sauteur à l'élastique qui se jette simplement dans le vide, ne comptant que sur la technique pour le sauver. Il n'est pas pour autant celui qui fuit le risque, ni même l'homme du « risque calculé », comme on l'aime aujourd'hui : celui qui prend des risques sans réellement en prendre, qui les fait prendre aux autres. Le trader par exemple. Le calcul, en amour comme sur un fil, n'est pas d'un grand secours. Non, le funambule est celui qui vise les sommets sans jamais perdre de vue l'abîme et qui, pour y parvenir, inlassablement, pratique et s'entraîne¹.

Poser, comme je le fais, que la vie et l'amour sont des funambulismes ne ressortit pas seulement à un éloge de celui qui ose, qui s'élève et qui ne s'accommode pas de la médiocrité. La métaphore est plus intime et elle ne s'arrête pas à ce que nous voyons, de l'extérieur, du funambule. Vivre et aimer ressemble concrètement à ce que le fildefériste se doit de faire quand il est sur son fil.

D'abord, il y a un paradoxe : tenir sur un fil suppose en vérité de ne jamais cesser de tomber... Un camion stationné sur une route n'est pas en équilibre. Il est posé. Posé comme un corps mort est posé. Le vivant, lui, est en équilibre, c'est-à-dire en déséquilibre permanent. Être vivant, c'est rattraper sans cesse le déséquilibre ! Mourir, c'est cesser de le rattraper, c'est subir ou accepter la chute définitive à laquelle nous

1. Voir le film documentaire *Man on Wire* (James Marsh, 2008), relatant la traversée sur un fil du funambule français Philippe Petit entre les deux tours du World Trade Center en 1974, ainsi que son livre, *Traité de funambulisme* (Paris, Actes Sud, 1997). L'un comme l'autre montre bien que marcher sur un fil suppose, certes, une dose de folie, mais surtout une dose bien plus grande de rigueur et de préparation. Rigueur et toupet concluant un pacte pour servir, ensemble, la vie et une certaine élégance funambule ! On se reportera aussi au texte de Jean Genet, *Le Funambule* (Paris, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2010).

pouvons chaque jour succomber. Notre organisme tend à se déliter, à se décomposer, à se détruire, à chaque instant. Ce qui en nous est vivant le recompose chaque jour, le rattrape, jusqu'à ce qu'il abandonne et que, comme le dit la formule, nous « redevenions poussière », c'est-à-dire un ensemble de particules que plus rien ne réunit¹.

Le funambule sur son fil, pour tenir, c'est-à-dire pour ne pas mourir, ne cesse de se rattraper. Quand son corps penche à gauche, il le ramène à droite. Quand il penche en avant, il bouge un de ses pieds pour repousser vers l'arrière son centre de gravité, etc. Ce rattrapage permanent, cette sempiternelle reconsidération de sa propre position, n'est pas qu'une contrainte et une obligation. C'est, à proprement parler, ce qui permet au funambule de tenir sur son fil. C'est parce qu'il accepte de tomber et de se rattraper qu'il avance et tient en équilibre. C'est parce qu'il assume, qu'il épouse son instabilité, qu'un funambule parvient à rester stable. C'est pourquoi il se doit d'être souple, sans rigidité. Car la pire des erreurs serait de se croire stable et stabilisé une fois pour toutes. Même seulement y rêver, c'est la chute assurée. Posez un piquet sur un fil : il tombe. Seul un virtuose en équilibre et en déséquilibre permanent est à même d'y danser...

Commencer un livre dont l'objet est l'amour par cette figure du funambule semble comme une évidence : en amour, comme à chaque pas qu'on fait sur un fil, rien n'est jamais joué, et la seule certitude est celle de la surprise.

CE À QUOI NOUS NE NOUS ATTENDIONS PAS

Définissons l'amour ainsi : ce à quoi nous ne nous attendions pas, c'est-à-dire, par essence, la surprise, ce qui nous donne accès à une partie du monde et à une partie de nous-

1. Voir à ce propos la belle parole de Gilles Deleuze sur Spinoza et la mort. Gilles Deleuze, *Spinoza : immortalité et éternité* (document audio), Paris, Gallimard, coll. « À voix haute », 2001, CD1, piste 8 (*Qu'est-ce que c'est la mort ?*).

même que nous ne connaissions pas encore, mais que pourtant nous cherchions, souvent sans le savoir...

Quand on a renoncé à s'ouvrir à l'amour – par peur, par conformisme ou simplement parce qu'on est épuisé –, on aime à se moquer de celui qui accepte encore de s'y livrer. Comme il est maladroit ! Comme il est aveuglé par l'amour qui, comme chacun sait, « rend aveugle » ! Il est jeune, l'imbécile ! Il se met en danger ! Il menace sa stabilité : son emploi, ses finances ou son couple. On l'incite à être raisonnable... On voudrait qu'il descende de son fil, qu'il remette ses désirs dans un cadre social présentable – par exemple en retournant bosser.

Mais comment pourrait-on ne pas être maladroit et ridicule en amour ? Puisque l'amour est justement le seuil entre ce que nous ne sommes plus tout à fait et ce que nous ne sommes pas encore, une *terra incognita* sur laquelle, de surcroît, nous avançons le plus souvent nu, fébrile et exposé. Puisque l'amour est le lieu d'une rencontre avec l'Autre, l'autre que nous aimons, l'autre en nous qui est en train de naître et l'Autre avec un grand A, c'est-à-dire l'inconnu, tout ce que nous ignorons...

L'amour est ex-périence, c'est-à-dire une sortie (*ex*) vers le monde du dehors qui suppose une mise en danger (*perior*). L'amour nous met en danger parce qu'il est imprévisible. Et qu'on se le dise bien : absolument tout ce qui est prévisible n'est pas amour.

Ce livre est un éloge de l'amour et du déséquilibre qu'il crée partout où il surgit¹, donc. Mais il n'est pas pour autant un éloge de la chute et d'un déséquilibre obligatoirement fatal. Il est, au contraire, une tentative à la fois humble et audacieuse pour tenir sur le fil. Et la seule et unique façon d'y tenir est d'être là, présent – présent à soi-même, présent à l'autre, présent au monde. Le funambule et l'amoureux

1. Citons ici le texte court d'Alain Badiou, *Éloge de l'amour* (Paris, Flammarion, 2009), qui s'inscrit joliment dans le rejet des deux fantasmes amoureux dans l'air de notre temps : l'amour fou passionné idéalisé et son antithèse, l'amour ultrasécurisé, confortable et sans risque.

tels que je me les représente dans ces pages sont des êtres dont la seule qualité véritable est d'être là et d'accepter l'expérience. Acceptant le danger comme une condition nécessaire à la découverte de la vérité, ils ne sont pas pour autant fascinés par la mort. C'est la vie qu'ils recherchent. Ils observent les signes, ils acceptent les rencontres et les épreuves susceptibles de les bouleverser et de les éblouir, mais ils savent également éviter de tomber. Parce qu'ils savent voir les signes, parce qu'ils sont sensibles, parce qu'ils ont appris, justement, à s'approcher de la vérité, ils savent aussi habiter le réel de façon productive et intelligente. Plus ils dansent sur le fil, plus ils savent y danser. Plus ils aiment, plus ils savent aimer. La vie, la mort, l'amour et le funambulisme sont affaire d'apprentissage. Et la seule condition pour apprendre est d'admettre qu'on ne sait pas encore, qu'on ne saura jamais tout à fait, qu'il faut apprendre encore¹. Apprendre à vivre, apprendre à aimer ! Apprendre à mourir, aussi...

LE CYCLISTE : FAIRE ET REFAIRE UN TOUR...

Ma carrière de fildefériste s'est arrêtée le jour où elle avait commencé... Les circassiens s'en remettront. Plus longue est ma carrière de cycliste qui commença à la fin des années 1970, lorsque j'avais cinq ans, et qui est loin d'être terminée... Apprendre, apprendre encore. Découvrir et s'étonner. Tenir l'équilibre, avancer... Apprendre, tomber, se relever. Le cyclisme et le funambulisme ne sont pas tout à fait étrangers.

J'ai appris à tenir sur une bicyclette au 1, rue de la Victoire à Wintzenheim, en Alsace, devant la maison de ma

1. À propos de l'attention aux signes, de l'enquête amoureuse, de l'apprentissage et des vertus de la sensibilité, on lira, de Gilles Deleuze, *Proust et les signes* (Paris, PUF, 1964). On y lit par exemple : « Quand nous croyons perdre notre temps, soit par snobisme, soit par dissipation amoureuse, nous poursuivons souvent un apprentissage obscur, jusqu'à la révélation finale d'une vérité du temps qu'on perd » (p. 31).

grand-mère, Jeanne Keisser. Ma première bicyclette avait un cadre blanc et des pneus blancs, un guidon chromé avec des poignées blanches, des pédales blanches caoutchoutées, une selle noire en plastique rigide et sur la barre transversale s'étalait, en lettres argent liserées de noir, la marque Motobécane. À une époque bien sûr, il avait des petites roues... Et à l'époque déjà, avec lui, je faisais des tours. Un tour de la petite cour, puis un tour du jardin. Un tour dans la ruelle... Et à force de tours, à force de tourner, les petites roues se sont tordues, sont remontées, au point de ne plus toucher le sol, et, sans m'en rendre compte, j'ai appris à rouler sans leur aide, donc de manière plus souple, plus rapide.

Les petites roues ont quitté le sol. Moi aussi. Un vélo à quatre roues est posé. Un vélo à deux roues est une machine volante. Il permet à un homme d'aller plus vite, plus loin, uniquement par ses propres moyens. Il protège notre élan et il nous rend heureux. Son mouvement est fluide, harmonieux. À vélo : ça roule...

Il suffit d'observer un enfant à vélo pour voir qu'il se passe là autre chose qu'un simple jeu d'enfant – justement. Rouler, c'est la vie même. C'est la fête et c'est la liberté ! Rouler, en équilibre, c'est apprendre à marcher pour une seconde fois. Mais plus vite, plus loin, plus incroyable. C'est le vent dans les yeux, le vent dans les cheveux. La possibilité de partir faire un tour et d'entrer de plain-pied dans le monde. D'abord, on fixe du regard le guidon, les pédales, ensuite la roue avant. Puis on regarde la route, trois-quatre mètres devant. Enfin on lève la tête et l'on perçoit le *Tout*. Le ciel et la terre, l'asphalte sur lequel on avance, cette limite réjouissante dans laquelle notre existence est fixée.

Dès lors que je savais rouler, j'ai pu faire un tour, un peu plus vite, un peu plus loin. J'ai tourné autour du quartier. Roulant sur le trottoir, je tournais et me chronométrais : contre la montre, contre moi-même, contre le temps – déjà... Je faisais des tours et je rêvais. Je rêvais au grand tour, au tour par excellence : le Tour de France. Je tournais autour de mon quartier et dans ma tête tournaient les

images de mes champions : Hinault le teigneux, Herrera le grimpeur au visage ensanglanté.

Plus tard encore, j'ai fait des tours. Plus longs, sur un vélo plus grand et pourtant plus léger. J'ai fait des tours dans la vallée de Munster et dans la plaine d'Alsace. J'ai surtout fait des tours vers les sommets des Vosges, dans le froid de l'hiver, la chaleur écrasante de l'été. Je n'ai jamais arrêté. Jusqu'à faire des tours parfois invraisemblables, énormes... En solitaire ou avec des amis. Le tour d'une région, de l'Europe, d'un pays... Faire un tour. Faire un tour, ça ne veut pas dire partir, mais c'est se retrouver. Faire un tour n'a aucun objectif, aucune utilité. On s'éloigne pour revenir à soi-même. Faire un tour à vélo, c'est comme vivre et aimer : ça ne sert absolument à rien ! C'est là toute l'élégance ! Ce temps perdu est un temps retrouvé. C'est le seul temps qui compte. Le seul qui ait un sens et qui nous corresponde. C'est le temps dans lequel tournent et tournent nos désirs inutiles et donc inaliénés.

Ce qui tourne m'a toujours fasciné, envoûté, presque hypnotisé. Des petites voitures sur un circuit électrique, un train miniature, les patineurs de vitesse sur leur anneau de glace lisse, les cyclistes sur piste, les mécanismes d'horloger, les vieilles machines à coudre, même une machine à laver, le fonctionnement d'une bicyclette qui tourne dans tous les sens pour nous permettre, à nous, de tourner, de machiner, de fonctionner, de désirer...

ALLONS DONC FAIRE UN TOUR...

Allons faire un tour ! Allons faire tourner notre amitié ou notre amour en flânant dans le parc ou bien dans la forêt. Faire un tour, se promener : c'est toujours la même chose ! Et pourtant, « ce qui est toujours le Même dépayse et libère¹ ». Le Même, c'est ce qui sait revenir sans en être

1. Martin Heidegger, « Le chemin de campagne », in *Questions III et IV*, trad. André Préau, Paris, Gallimard, 1966, p. 15.

épuisé. On ne s'en lasse jamais. C'est l'éternel retour possible. Le re-tour : le tour que l'on peut éternellement recommencer. Et sauf à être mort, on ne se lasse jamais de la vie et de l'amour.

Le même n'est justement jamais tout à fait le même. La répétition, le re-tour du même n'est pas une redite, c'est un approfondissement. À chaque tour on perçoit autre chose... On apprend, on s'adapte. On répète comme un acteur répète : en sachant à chaque fois légèrement mieux son texte, en jouant à chaque fois légèrement mieux son rôle.

L'amour, en particulier, c'est toujours la même chose ! Et pourtant, ça nous mène à chaque fois autre part. C'est l'inverse même de la pseudo-innovation permanente et du divertissement qui, bien qu'ils prétendent à chaque fois au « nouveau », nous renvoient pourtant à chaque fois à l'identique : ce mélange triste d'ennui et de vide que l'on peut ressentir devant un « nouveau » produit, une « nouvelle » publicité ou une « nouvelle » mode quelconque. « Quand on vous parle du même, dites le différent, quand on vous parle du différent, dites le même¹. »

Faire et refaire un tour, à vélo, en forêt, en amour, avec la même personne ou avec quelqu'un d'autre, pour un long tour ou un petit tour, c'est tourner une nouvelle fois autour de la source même de ce qui fait sens.

L'ESPRIT, LE CORPS, LE MONDE

Mais nous restons bien prudes, bien intellectuels encore, pour parler de cyclisme et d'amour... Faire un tour à vélo ou tomber à vélo, faire l'amour ou tomber amoureux, nous le savons pourtant, ne sont pas seulement des affaires cérébrales ! Bien que cela le soit aussi. En amour, comme en cyclisme et en poésie, le corps est de la partie. Le corps et le

1. Kostas Axelos, *Ce qui advient*, Paris, Les Belles Lettres, 2009, p. 56.

monde. Le corps, le monde, l'esprit : c'est la Sainte Trinité qui préside quand nous « faisons un tour » ou lorsque nous faisons une rencontre amoureuse. Enfourcher son vélo pour faire dix, vingt, cinquante, cent ou deux cents kilomètres, c'est s'attendre à ce qu'il y ait du sport, à ce que le cœur batte, à ce que les poumons se gonflent, à ce que les cuisses fassent mal. Mais surtout, le cyclisme est un sport qui part d'entre les jambes. C'est du bas-ventre, du petit bassin et des abdominaux que part cette énergie qui propulse la machine. Pas d'ailleurs. L'intention relève du coup de reins.

En yoga et sur le terrain de la mystique hindouiste, ces zones du périnée, des organes génitaux et du ventre correspondent aux deux premiers chakras. Ils font signe à la fois vers l'assise, les fondations, le socle, l'énergie vitale à l'état brut, l'énergie tellurique. Ils sont aussi le centre de la confiance en soi. Enfin, ils sont à l'origine, ils sont notre « enfant intérieur », c'est-à-dire notre commencement même. Le point d'appui de notre premier pas.

Si ésotériques et étrangers que puissent nous apparaître les chakras et les cultures qui ont au moins le mérite de ne pas mépriser absolument le corps, nous pouvons percevoir de manière concrète et intense ce qui est dit ici. Dans notre propre corps, le sexe (pour le dire ainsi), les muscles et les nerfs qui l'entourent constituent un lieu où se joue quelque chose de décisif, où se prend un élan.

L'esprit, le corps, le monde. Le cyclisme n'est pas un solipsisme, une petite histoire intérieure. L'amour non plus. À vélo, on monte des cols et on les redescend. On fatigue ou on exulte. Pas dans sa tête seulement : pour de vrai – sur une vraie montagne et avec ses vraies jambes. On traverse des grosses routes, on se trompe de chemin. On sent le froid qui pique sur sa peau en sueur. On mange de la poussière, de la boue, du soleil et du vent. On sent les odeurs de musc et de sous-bois, les odeurs de l'asphalte qui Sfond. Au-delà d'une centaine de kilomètres, on a mal – partout : aux mains, aux genoux, aux jambes, à la nuque... et au cul, oui, bien sûr. Dans la tête s'entrecroisent les images, la souffrance ou le ravissement, les souvenirs de l'enfance, la satisfaction esthétique

de se savoir sur un beau vélo, l'enthousiasme de se sentir en forme ou la mélancolie de se sentir vieillir, un peu, à petit feu, irrémédiablement.

Le corps, l'esprit, le monde. Cette trinité n'est rien d'autre que celle de la poésie, c'est-à-dire d'un émoi qui nous révèle un sens, qui nous dit le monde dans sa vérité d'ensemble et qui nous engage entièrement. Ni une méditation purement cérébrale, ni une jouissance ou une douleur purement physique, ni une explication sociopsychologique sur le monde : non, une expérience. Toute expérience véritable est une synesthésie de cette sorte.

L'amour, en ce sens, est l'expérience ultime. L'amour engage le corps, les désirs les plus impétueux, notre animalité sous-jacente, nos pulsions de reproduction, notre volonté de puissance. L'amour nous vrille l'esprit et nous emmène sur les terrains érotiques les plus déconcertants, à la lisière de la vie et de la mort, sur un fil tendu entre l'extase mystique qui fait entrevoir Dieu et le sentiment du vide et de la fin. La formule de Georges Bataille selon laquelle l'érotisme est « l'approbation de la vie jusque dans la mort¹ » est ici d'une justesse implacable. L'amour enfin donne sens. Parce qu'il exacerbe notre sensibilité et nous déséquilibre, il peut nous bouleverser et nous réduire en cendres. Mais aussi, en nous interpellant de la manière la plus profonde, en nous faisant sentir le cœur même du réel, il nous fait entrevoir un sens d'ensemble et une unité – dans les fragments du monde infiniment fragmenté.

CONSTRUCTION ET DÉCONSTRUCTION

Le cyclisme et l'amour sont des jeux de construction et de déconstruction, d'agglomérations et de dissolutions. Qui pratique le cyclisme depuis assez longtemps se retrouve inévitablement un jour à construire, déconstruire, entretenir,

1. Georges Bataille, *L'Érotisme*, *op. cit.*, p. 17. En fait, la première phrase de son texte.

modifier, réparer sa machine. Les mains dans la graisse, il découvre les outils : pinces coupantes, clés Allen, tournevis, démonte-pneus, extracteurs, clés spéciales, fouet démonte-cassette... Il désosse, assemble et désassemble, construit et déconstruit, rénove, change, nettoie, lubrifie.

Il faut l'avoir vécue et y être sensible pour connaître l'émotion consécutive à l'installation d'un nouveau pédalier, d'une selle au design raffiné ou de jantes en carbone flam-bant neuves. Connaître aussi, tout simplement, la sensation de rouler avec un vélo neuf ou parfaitement dégrassé, parfaitement huilé et parfaitement réglé. Là encore : ça roule, ça tourne... Quelque chose tourne, les désirs peuvent tourner. Ça fonctionne comme ça doit fonctionner.

On avance en amour comme on construit et déconstruit son vélo. Il n'est aucune machine qui marche pour toujours, éternellement, sans révision, ni entretien. Assembler ou nettoyer un vélo est un art et un apprentissage. Cela suppose de l'attention : notamment aux détails. Un dérailleur mal réglé, et c'est le cliquetis insupportable qui s'installe dans votre oreille et vous gâche toute la promenade – comme un caillou dans la chaussure qu'on ne pourrait enlever. Cela suppose aussi de prendre son temps. La patience. Monter ou démonter à la 6-4-2, c'est l'assurance de casser quelque chose ou de devoir recommencer et, du coup, de perdre vraiment son temps – en s'agaçant.

Les cyclistes, les amoureux du vélo, sont tous des fétichistes de la machine, en ce sens que leur monture est plus qu'un assemblage de carbone, d'aluminium et d'acier. Le goût de l'assemblage¹ est comme leur religion, leur rituel, leur manière à eux de poser les choses, de prouver que, dans le chaos du monde et l'errance, quelque chose tourne rond et fonctionne. D'où d'ailleurs l'agacement quand ça ne

1. Mentionnons ici le livre intéressant de Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur (Essai sur le sens et la valeur du travail)*, Paris, La Découverte, 2009. L'auteur y montre notamment en quoi le démontage et remontage d'une moto est une activité qui fait sens. Bien plus que la plupart des activités réputées intellectuelles dans le monde d'aujourd'hui.

fonctionne pas. C'est comme Dieu qui vous abandonnerait ! Comme un amour qui disparaîtrait. Un vélo qui ne fonctionne pas, c'est comme la fin du monde...

Toute rencontre amoureuse digne de ce nom est un démontage/remontage/nettoyage de notre vie... Qu'on le veuille ou non, l'amour nous met en pièces et il nous reconstruit. À la fois. L'un ne va pas sans l'autre. Son démontage est une reconstruction, et la reconstruction n'est possible que par le démontage même. C'est pourquoi l'amour nous trouble, nous déconcerte, nous rend aveugles, nous déstabilise. Et seuls ceux qui acceptent une pareille mise en pièces sont capables également de grandir et d'apprendre. Les autres font du surplace. Osons même dire que, sans doute, la seule véritable preuve d'amour est d'accepter d'apprendre, de grandir, de changer, d'avancer sur son propre chemin grâce à l'autre et pour l'autre. Et ceux qui ne savent pas apprendre de l'amour sont incapables d'amour. C'est aussi pour cela qu'ils seront toujours privés d'amour.

Je soupçonne les amateurs de mécanique de construire et déconstruire leurs machines pour construire et reconstruire symboliquement leur vie – tout entière. Les individus, les couples, les trios amoureux ou toute configuration amoureuse plus ou moins funambulesque, ressemblent à une roue de vélo. Les tensions de chaque rayon doivent être contradictoires, opposées, croisées, mais aussi identiquement intenses, pour que ça tourne rond, pour que la roue ne soit pas voilée. Nous sommes multiples¹. Nous étendons ou désirons étendre nos rayons, développer toutes les facettes de notre essence complexe. Nous aspirons aussi à l'équilibre et à la capacité d'avancer avec un tant soit peu de fluidité. L'individu soleil doit tendre harmonieusement chacun de ses rayons s'il veut pouvoir tourner.

1. Cf. Yann Kerninon, *Moyens d'accès au monde (Manuel de survie pour les temps désertiques)*, Bordeaux, Éditions Le Bord de l'eau, 2005. Voir le chapitre « Qu'il faut être plusieurs » (p. 87-111).

L'AMOUREUX : QUELQUE CHOSE SE PASSE...

Nous vivons dans l'Éponge Connerie Planétaire¹ et il ne se passe plus rien. L'Éponge Connerie Planétaire nous entoure et nous absorbe. Elle est le lieu étrange dans lequel nous errons. Ni monde libre ni tyrannie, l'E.C.P. est tout uniment molle. Elle nous crée et nous la créons. La Connerie est son économie et son carburant par excellence : la Connerie qu'elle produit et que nous subissons, la Connerie que, nous-mêmes, nous produisons et faisons subir aux autres... Dans l'Éponge Connerie Planétaire, il ne se passe plus rien.

Le monde qui est le nôtre entre en nous par les yeux et nous sort par les oreilles. Et pourtant, il ignore bien souvent notre corps. Il ne nous procure plus la moindre sensation. Il ne se passe plus rien. Dans l'Éponge Connerie Planétaire, les sensations réelles et les émotions vraies deviennent des objets rares. Il se passe quelque chose quand dans la rue soudain une voiture s'encastre dans un mur, quand un collègue de travail a été retrouvé suicidé ce matin dans le hall d'entrée de l'entreprise ou qu'on se plante un clou quelque part. Mais sinon... Il ne se passe plus rien. Seuls encore les douleurs et les dysfonctionnements nous procurent l'impression qu'il se passe quelque chose²... Alors

1. Nous définirons plus précisément, dans la deuxième partie, à la fois ce que nous entendons par « Connerie » et le sens que nous donnons à l'idée d'Éponge Connerie Planétaire. De manière lapidaire, définissons pour l'instant la « Connerie », non comme un manque de connaissance, mais comme tout ce qui tend à se déraciner de la vie et à se perdre dans un bavardage, notamment technique (petites recettes de vie, techniques de gestion péremptaires, fuite dans le commerce ou le divertissement). Par Éponge Connerie Planétaire, nous entendons une société qui fonde son fonctionnement sur la production et la démultiplication infinie et omniprésente de « Conneries » qui, loin d'être considérées comme telles, sont au contraire présentées comme le cœur de la vie et comme les choses les plus dignes d'intérêt et d'attention. En d'autres termes, l'Éponge Connerie Planétaire correspond, dans ces pages, à la société d'aujourd'hui.

2. Dans de nombreuses entreprises de production industrielle, une partie non négligeable des pannes seraient provoquées par les ouvriers

même que dominant l'info et l'événement¹, alors même que déferlent les « commentaires à chaud », les « exclus » et les « scoops », il ne se passe plus rien.

Le bavardage a supplanté l'événement véritable. Mais pas seulement... Le problème n'est pas seulement celui de la « société du spectacle », les images et le non-vivant remplaçant le vivant. Il ne se passe plus rien. Et nous ne parlons pas de choses extraordinaires... Il ne se passe plus rien, au sens le plus banal du terme. La gestion de la vie est devenue la vie même. Un garagiste répare la voiture d'un client qu'il n'a jamais croisé et ne croisera jamais. Une hôtesse d'accueil accueille le même client et saisit sur un ordinateur des demandes immédiatement transmises « ailleurs » et dont elle ne s'occupera jamais. Il ne se passe plus rien. Le méritant diplômé de l'enseignement supérieur conseille un conseiller qui conseille lui-même un dirigeant d'entreprise de conseil en vue d'améliorer le flux de quantités de produits qui apparaissent sous la forme d'un chiffre à la colonne 22 du tableau 47... Il ne se passe plus rien. Tout ce qui pouvait être vécu semble comme s'échapper de nos mains.

Et ce n'est pas faire preuve de nostalgie débile que de dire qu'il se passait plus de choses dans la vie d'un paysan asservi du Moyen Âge que dans la vie quotidienne de bien des salariés, employés, dirigeants, managers d'aujourd'hui. Car celui-ci pouvait au moins, chaque matin et chaque soir, contempler le soleil qui se lève et se couche sur un champ qui était bien le sien, non au sens où il en était le propriétaire (il ne l'était pas), mais au sens où il était le lieu où il se passait quelque chose qui engageait quotidiennement son

eux-mêmes. Non par goût révolutionnaire du sabotage, mais simplement parce qu'un dysfonctionnement est un moyen de faire en sorte qu'il se passe à nouveau quelque chose, un moyen de rompre la monotonie d'un travail abrutissant.

1. On pensera ici aux analyses de Jean Baudrillard sur la disparition du réel, notamment *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*, Paris, Éditions Galilée, 1991.

esprit et ses mains, sa peau et ses deux jambes, pour le meilleur et pour le pire, certes, mais pour de vrai. Ce avec quoi il était en contact avait encore quelque chose de vivant. Il se passait quelque chose. Et ce quelque chose était la vie elle-même, dans tout ce qu'elle recèle de confus, d'indicible et d'indéfinissable : quelque chose... Il ne se passe plus rien.

Mais les hommes demeurent encore capables d'amour, fût-ce maladroitement et très confusément, se trompant grossièrement de chemin, handicapés qu'ils sont par leur incapacité à habiter encore « quelque chose » de vivant, dés-habités qu'ils sont à faire face à la vie qui leur tombe soudainement sur le coin de la tête, de plus en plus par surprise, comme un événement devenu incongru, improbable... Ah, mon Dieu ! Il se passe quelque chose !

Dans les méandres de l'Éponge Connerie Planétaire, il arrive que des humains se croisent. Bien que ce soit le genre de choses que l'on tente tout de même d'éviter. Et soudain, il se passe quelque chose. Nous le disons d'ailleurs exactement comme ça : « Nous nous sommes rencontrés et soudain, il s'est passé quelque chose. » Quelque chose, oui, mais quoi ? Justement nous ne le savons pas ! Au contraire de tout ce qui nous occupe et que nous savons en général définir : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela. » Mais là c'est autre chose, il se passe « quelque chose ». Quelque chose que nous ne connaissons pas – pas encore, pas déjà. Autre chose : quelque chose que nous ne connaissons pas, ce à quoi nous ne nous attendions pas, ce à quoi on ne pouvait pas s'attendre : l'amour ou quelque chose de ce genre... Quelque chose dont nous ignorons le sens et qui pourtant fait sens. Quelque chose que nous ne pouvons ni dire, ni voir, ni saisir, mais qui est pourtant là et que nous percevons d'une manière plus réelle, plus concrète qu'aucune autre chose. L'amour nous rend le monde et nous renvoie à ce qu'il y a en nous de plus puissant, et aussi de plus déconcertant. Il pulvérise tous les codes en vigueur et les accords tacites ou explicites passés avec la loi. L'amour surgit sur scène, et tous les artifices volent en éclats ! Ce que crée la

rencontre amoureuse dans l'environnement proche et dans la tête de ceux qui vivent la rencontre est exactement similaire à ce qui se passe, sur un plan strictement érotique, sous n'importe quelle couette : l'effondrement total du monde civilisé et de ses habitudes !

D'où la médiocrité et le peu d'intérêt que l'on doit finalement accorder aux tentatives protéiformes – fussent-elles respectables ou marginalement utiles – de donner à l'amour, comme à la sexualité, un cadre rassurant et normé, encadré, sécurisé, que celui-ci procède de la pornographie ou du mariage bourgeois, de la collection de sex-toys ou des principes moraux péremptoirs et définitifs, de la prostitution ou du club échangiste. On ne gère pas l'amour. C'est lui qui nous possède, lui qui nous « fait marcher ». À la limite nous pouvons le laisser passer, refuser de le suivre. C'est sans doute une erreur. Mais dès lors que nous suivons sa voie, nous devenons des funambules livrés à la merci de vents forts et déstabilisants. Nous risquons le triomphe ou la chute. Parfois l'un et l'autre à la fois. Il y a de belles chutes. Comme il y a d'insipides triomphes.

D'où, aussi, la consternante oscillation dans la nullité – entre conformisme et vulgarité – du discours socio-journalistique lorsqu'il tente de parler de sexe ou d'amour. Ne sachant transmettre que des faits sans pensée, des informations et des généralités, de surcroît sur un rythme rapide et dans une langue confuse, sur un mode tantôt sociologique, tantôt psychologisant, le journalisme rate de la manière la plus spectaculaire qui soit l'objet même de l'amour et du sexe. Car celui-ci relève toujours de l'exception et non du général, de dialectiques subtiles et d'articulations fines, jamais de grandes lois monolithes découpées à la serpe, ni même d'ailleurs de « phénomènes de société ». Le journalisme rate tout cela d'autant mieux qu'il croit, évidemment, en toucher le cœur même. On n'est jamais aussi mauvais que quand on pense savoir. Et n'importe quel poète nous en dira bien plus sur l'amour en quelques lignes – même mauvaises – que mille études sociologiques, psychologiques ou journalistiques qui parlent sur les autres en prétendant nous

dire quelles sont les « nouvelles pratiques amoureuses » ou « toute la vérité sur les clubs libertins ».

Il est fort rassurant de dresser sur l'amour des bilans définitifs (enchanteurs ou désenchantés, peu importe) et de coller, de l'extérieur et d'en haut, des étiquettes préimprimées pour dresser sur l'amour une taxinomie définitive. C'est là l'activité de tous ceux qui ont depuis longtemps renoncé à faire face à l'intensité renversante de l'amour, c'est-à-dire ce mélange puissant de joie et de souffrance. Car l'amour véritable nous décolle et nous recolle la peau, nous démonte et nous remonte, nous érige et nous réduit en miettes, à la fois. Tout discours qui tend à ignorer ce mystère et cette bipolarité, cette réversibilité de l'amour, tout discours qui prétendrait « savoir », relève nécessairement de la « Connerie », au sens où nous la définirons un peu plus loin. De tels discours sont bons pour mener sa petite carrière au sein de n'importe quelle société, mais ils ne nous disent rien que l'on puisse appeler « une Vérité ».

Il ne se passe plus rien. Et soudain il se passe quelque chose. La rencontre érotique/amoureuse (il ne faut pas distinguer les deux termes) possède deux qualités quasiment disparues des horizons contemporains : il se passe quelque chose et nous sommes confrontés au cœur de la vie même. Nous ne sommes plus à distance des choses, reliés par télétransmission à un lieu où nous ne nous trouvons pas, saisissant le réel à l'aide des multiples pincettes technologiques qui se substituent désormais à nos organes mêmes. Nous sommes là et très intensément en prise avec ce qui nous est le plus proche¹. Comme disait Guy Debord, critiquant brutalement la société du spectacle, il n'y a plus que dans l'amour que « le vivant rencontre le vivant ».

1. « Il n'est aucunement nécessaire que la méditation nous élève dans des "régions supérieures". Il suffit que nous nous arrêtions sur ce qui nous est proche et que nous recherchions ce qui nous est le plus proche : ce qui concerne chacun de nous, ici et maintenant. » Martin Heidegger, « Sérénité », in *Questions III et IV, op. cit.*, p. 137.

L'amour, l'émoi amoureux, la dilection que l'on peut éprouver à l'endroit d'un autre est une sublimation de toute notre existence. Le corps autant que l'esprit se mobilise dans toute la plénitude de ses potentialités. L'amour rend celui qui l'éprouve beau, drôle et intelligent. Tout au moins plus beau, plus drôle et plus intelligent qu'il ne le serait d'habitude, domestiqué qu'il est – et que nous sommes tous – par la profusion débilante de labeur et de divertissement que nous assène sans discontinuer l'Éponge Connerie Planétaire. Nous voilà directement en prise avec le plus vivant. Il se passe quelque chose et quelque chose passe, comme le sang dans les veines ou l'air dans les poumons. Quelque chose transparait que nous ne pouvons saisir qui, nous saisissant, nous donne soudain un sens dans le non-sens du monde. C'est une rédemption, oui, nous voilà sauvés ! Par l'amour...

Oui, nous le savons bien, l'amour et l'érotisme, la rencontre amoureuse qui interpelle le corps et accapare l'esprit est sans doute la seule chose qui nous passionne vraiment, qui peut nous renverser et nous enthousiasmer avec une telle puissance. Mais que cherche-t-on dans la culotte de l'autre ?

Nous y cherchons le « Tout », la source de nos êtres. Nous y cherchons la vie, en attendant la mort. À vrai dire, nous y cherchons la vie et la mort, c'est-à-dire la frontière, la limite entre mort et vivant. C'est-à-dire finalement quelque chose que l'on pourrait bien appeler « dieu », si ce terme n'avait pas à ce point été usé et galvaudé par tous ceux qui, justement, depuis longtemps ne cherchent plus ni Dieu ni amour mais pensent les avoir trouvés. Dans l'amour nous cherchons la limite, la frontière, ce lien trouble et mal défini entre être et néant, la naissance et la mort, notre origine et notre destin. D'où l'importance de la peau et de la surface du corps, destinée à la fois à être caressée, protégée et pénétrée, transgressée, souillée. L'érotisme, le désir, l'enthousiasme amoureux procèdent mécaniquement d'un instinct biologique et animal qui relève d'une réaction chimique et d'une attirance génétique. Certes. Les études l'ont prouvé. Pour autant, réduire l'amour et l'érotisme à un simple fait biologique serait aussi naïf et péremptoire que de vouloir le

confiner – en curé – dans les limites d'une stricte et pure « spiritualité ». L'amour engage le corps et aussi toute notre histoire. Au-delà de l'instinct animal, les dialectiques à l'œuvre dans la plupart des rencontres amoureuses prennent racine, non seulement dans nos cheminements personnels et familiaux, mais aussi au plus profond de l'histoire de l'humanité et dans ce questionnement qui distingue l'homme de l'animal, à savoir le questionnement du sens : bon sang, que fait-on là ? Pourquoi doit-on mourir ? Et pourquoi et comment doit-on vivre ?

Georges Bataille a magnifiquement dit ce qui dans l'érotisme nous attire vraiment. Dans l'étreinte, nous perdons nos limites, c'est-à-dire ce qui fonde socialement la survie de chacun. Nous sommes nus, nous ne sommes plus personne. Nous redevenons des bêtes ! Quelle horreur ! Et quelle délectation ! Car c'est à ce prix-là que nous pouvons aussi entrevoir ce que sentent, sans y penser, les bêtes : cette appartenance à l'éternité, c'est-à-dire au cycle infini de la nature¹. C'est en abandonnant ce qui fonde notre survie, c'est-à-dire le cadre même de notre finitude intrinsèque, que nous pouvons sentir l'infini qui donne sens à l'existence et nous rend tolérable, justement, notre déconcertante et très embarrassante finitude : la mort. Tout humain qui cherche un tant soit peu un sens dans le non-sens de la vie se tournera – dans cette quête – vers l'érotisme et l'amour, c'est-à-dire vers l'origine et le cœur mêmes de ce qui fonde la vie.

Au bord d'une piscine, un célèbre acteur américain de film pornographique du nom de Randy Spears se livre à quelques confessions qui n'ont rien, d'habitude, à faire dans ce genre de films²... Barbotant dans une piscine turquoise, entouré de pin-up pornographiques et de quelques amis

1. « Nous supportons mal la situation qui nous rive à l'individualité de hasard, à l'individualité périssable que nous sommes. En même temps que nous avons le désir angoissé de la durée de ce périssable, nous avons l'obsession d'une continuité première, qui nous relie généralement à l'être. » Georges Bataille, *L'Érotisme*, op. cit., p. 21-22.

2. *Chloe's Pool Party*, Vivid Video, USA, 2003.

bodybuildés de la même profession que lui, il raconte avec une étonnante sincérité sa « première fois », lui qui après cette première fois aura eu mille, deux mille, trois mille autres fois, immortalisées sur bande vidéo. D'une voix culottée à la Marlboro rouge, il raconte ; et loin de nous décrire une partie de sexe torride, il répète au contraire fasciné : « *It was so pure... It was so pure...* » Car lui-même entrevoit l'expérience bouleversante de l'amour qui, lors de la première fois, nous bouleverse d'une façon encore plus renversante que toutes les autres fois. Et les pin-up siliconées de sourire et de soupirer en l'écoutant, sous le charme de l'homme et non du « hardeur » professionnel, avec non moins de sincérité : « Waou... » *It was so pure*, c'était si pur...

Quel que soit le registre, l'érotisme et l'amour nous renvoient à tout ce qui nous manque, à ce qui est susceptible de nous sauver. Et c'est en contemplant les effets sur notre âme d'une pareille pureté que nous osons parfois, mais si rarement, dire à celui ou celle qui en est le complice : « je t'aime ». Je t'aime pour la pureté que tu me fais entrevoir, ici et maintenant au cœur même d'une vie par définition impure, toujours pesante et compliquée, sempiternellement soumise aux contingences.

À qui dit-on « je t'aime » ? On ne dit jamais « je t'aime » à « autrui » (concept vague qui empeste la citoyenneté policière), mais toujours à un autre. On dit « je t'aime » à ce qui nous dépasse, à ce qui n'est pas nous, ce qui est au-delà, on dit « je t'aime » à Dieu, au cosmos et au sens de la vie que l'on peut entrevoir amoureuxment en l'autre quand on l'aime.

Aimer l'autre, c'est le voir diaphane, comme une porte sous laquelle on peut voir une lumière d'éternité, qui, quand bien même serions-nous incapables de la saisir et de la posséder, éclaire notre chemin et nous redonne espoir. L'amour...

S'EN TENIR AU DIFFICILE

Aimer est un art et l'art est difficile... Si l'amour – comme l'art – nous donne accès à l'essence même des choses, au cœur même de la vie, alors il est normal que l'amour ne soit jamais autre que difficile. Car la vie est difficile, non seulement au sens où elle sait nous blesser et nous épuiser, mais tout simplement parce que son mystère n'est pas à notre portée. Nous ne pouvons en saisir que des bribes au sein de son infinie complexité. Les théories socio-politico-psychologiques se succèdent en se contredisant et l'avancement spectaculaire des sciences nous révèle finalement surtout l'étendue de notre méconnaissance. Plus nous savons mesurer avec précision la vitesse de tel ou tel électron, moins nous savons finalement pourquoi les électrons ont une vitesse plutôt que de ne rien foutre...

La vie est difficile. Mais cette difficulté fait tout l'intérêt même de la vie. C'est même dans notre capacité à affronter cette difficulté sans la fuir que nous sommes pleinement présents à nous-mêmes. Oh ! Comme on s'ennuierait si la vie était simple comme une norme ISO ou une procédure informatique établie par un logisticien...

« Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin¹. » La formule de Kierkegaard est connue. Mais paradoxalement, elle est encore trop facile. Le choix de Kierkegaard est célèbre. Il renonce à son mariage bourgeois qui lui aurait offert une position sociale et un certain confort. Au lieu de cela il emprunte le « chemin difficile », ou du moins celui qu'il considère comme le plus difficile : celui d'être écrivain, philosophe, solitaire. « Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin. » La formule est belle et n'est pas démunie de sens, mais elle fleure un peu trop encore le confort de l'austérité protestante danoise. Car l'ascèse est aussi un confort. Le difficile de la

1. La phrase apparaît dans *Crainte et Tremblement*.

vie est tellement difficile qu'il intègre également la capacité à ne pas aller au difficile systématiquement. La capacité à vivre suppose non seulement, mais aussi, de savoir être superficiel et léger. Des poumons qui fonctionnent savent se contracter et se décontracter. Un cœur viable, lui aussi, se contracte et se détend.

C'est pourquoi la proposition de Rainer Maria Rilke, bien que proche en apparence de celle de Kierkegaard, est en vérité radicalement autre. Dans ses sublimes et indémodables *Lettres à un jeune poète*, Rilke écrit : « Nous savons peu de chose, mais qu'il faille nous tenir au difficile, c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter. Il est bon d'être seul parce que la solitude est difficile. Qu'une chose soit difficile doit nous être une raison de plus de nous y tenir. Il est bon aussi d'aimer ; car l'amour est difficile. L'amour d'un être humain pour un autre, c'est peut-être l'épreuve la plus difficile pour chacun de nous, c'est le plus haut témoignage de nous-mêmes ; l'œuvre suprême dont toutes les autres ne sont que les préparations¹. »

Le passage le plus décisif est sans doute le suivant... Chaque mot compte : « Nous savons peu de chose, mais qu'il faille nous tenir au difficile, c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter. » Superficiellement nous pourrions dire que Rilke répète Kierkegaard avec un siècle de retard : « le difficile est le chemin ». Mais, comme c'est toujours le cas, l'essentiel est dans la nuance, dans la manière de dire les choses. Avant tout, Rilke dit : « nous savons peu de chose ». C'est son point de départ. C'est le grand lâcher prise. Nous savons peu de chose et on ne prétend rien savoir. Peut-être même que nous ne savons rien. Là où le philosophe danois semble prétendre savoir – « le difficile est le chemin », affirme-t-il –, le poète allemand, lui, affirme ne rien savoir ou si peu. Mais la nuance n'est pas seulement là. Rilke, comme Kierkegaard, fait l'éloge de la vie « difficile », mais à aucun moment il ne parle de « chemin », c'est-à-dire d'un

1. Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète*, Paris, Grasset, 1937, p. 74-75.

chemin qui existerait quelque part. Au contraire, la seule voie qu'il tolère est celle de l'incertain, celle du non-chemin, le chemin qu'on se trace soi-même et qui n'est que le nôtre. Jamais il n'y a chez Rilke la moindre certitude, si ce n'est celle de « s'en tenir au difficile ». Et là aussi, chaque mot a son importance. Car « s'en tenir à » ne désigne pas la moindre recette. S'en tenir au difficile veut dire, ni plus ni moins, être là. Non pas faire mécaniquement à chaque fois ce qui est le plus pénible, le plus douloureux, mais tâcher, en toute circonstance, d'être à la hauteur de l'événement, sans l'éviter, sans le fuir : c'est cela même, « le plus difficile ». L'inconfort permanent volontaire est une forme de confort, exactement au même titre que le relâchement et la facilité. Le militaire engoncé et le pacifiste avachi sont finalement de la même espèce. En matière d'amour, c'est-à-dire en matière de vie en général, le familialisme bourgeois ne vaut guère mieux que l'antifamilialisme de principe, la fidélité roide ne vaut pas mieux que le mélange, le mariage à l'église n'a pas plus d'intérêt que les clubs libertins. Et c'est d'ailleurs parce qu'ils sont, dans le fond, identiques que ces contraires cohabitent si bien dans l'actuelle médiocrité dégoûtante que Rilke résume très bien ainsi : « Les hommes ont pour toutes les choses des solutions faciles (conventionnelles), les plus faciles des solutions faciles. »

Car si « s'en tenir au difficile » n'est, par définition, pas « facile », il s'agit néanmoins de la seule option réellement réjouissante, la seule qui puisse nous renvoyer à ce qui, en notre sein même, fait sens et nous oblige à porter la vie au sommet de ce qu'elle pourrait être.

Tomber amoureux ne suppose pas toujours de se faire mal. Tomber amoureux rend bien souvent heureux. Mais tomber amoureux présente toujours, si ce n'est un risque, au moins une difficulté. Faire confiance à l'amour, c'est accepter ce risque et cette difficulté, le risque et la difficulté de ceux qui sont en quête. Le danger de se confronter à soi-même, à son essence la plus profonde et donc la plus troublante, à l'essence même de la vie. Le danger de s'en tenir au difficile.

Nous savons peu de chose, mais qu'il faille nous tenir au difficile, c'est là une certitude qui ne doit pas nous quitter. Voilà en somme l'unique point de départ et l'unique conviction véritable de ce livre qui entend faire l'éloge de l'amour et envisager les moyens possibles de sa libération.

Nous laisserons sur le bord du chemin les recettes et les incantations, c'est-à-dire les voies les plus faciles qui consistent finalement à ne rien faire : se plier au conformisme ambiant ou se payer de mots. Nous ne fonderons pas – dans la tête – une « société nouvelle » libertaire utopique, pas plus que nous ne ferons l'éloge des idéaux passés. Non : nous nous en tiendrons, simplement, au plus difficile. Nous viserons la quadrature du cercle et tenterons l'impossible, nous exigerons le beurre avec l'argent du beurre et nous mettrons très volontiers au feu les modèles et les antimodèles dont raffole tellement le grand nombre quand il veut justifier son abandon de l'amour, son cynisme et sa lâcheté. Se fier à l'amour, c'est savoir qu'on ne sait pas, mais c'est tenter quand même. Ça fait chier tout le monde ! C'est être funambule : tenter et réussir ce pour quoi tout le monde se serait exclamé « non, ça c'est pas possible, ça se saurait ». Nous croirons au miracle de la voie la plus difficile, à la possibilité de sa réussite. La voie sans comparaison, la voie synthétisant en harmonie la totalité des contraires. La voie qui dit oui à tout : le familialisme non familialiste libertaire libertin ouvert fermé sexuel amoureux angélique diabolique bienveillant énergique masculin féminin. L'impossible ! Il faut s'en tenir à l'impossible.

Se fier à l'amour et voir en l'érotisme une source de savoir infini, un terrain d'investigation absolument incontournable pour qui entend comprendre quoi que ce soit à la vie, c'est bien évidemment aimer « se compliquer la vie ». C'est aimer la complication et se méfier des solutions simples, quelles qu'elles soient. C'est accepter le Tout, c'est accepter la vie dans sa totalité, y compris et surtout ses emmerdes, ses contraintes. C'est aussi continuer à croire que ses désirs peuvent devenir un jour des réalités. Et c'est croire au

miracle – qui ne surgit que pour ceux qui osent y croire, qui y demeurent ouverts et œuvrent avec persévérance à sa possibilité.

Maladroitement, imparfaitement, voire de façon totalement ratée, ceux qui auront l'audace de s'aventurer sur le chemin que tentent de tracer ces lignes feront, dans tous les cas, l'expérience de choses essentielles. C'est aussi pour cela qu'ils seront tout à la fois heureux et en danger. Rares sont ceux, en vérité, qui s'enthousiasmeront de leur audace. Nombreux seront ceux qui tenteront même de les faire chuter. Car les masses et le pouvoir en place, quel qu'il soit, aiment les êtres dociles qui se contentent de la médiocrité, de la facilité – et renoncent ainsi à l'amour.

C'est aussi pour cela que défendre l'amour est toujours également – fût-ce d'une manière étrange – un projet révolutionnaire...



Gravure extraite de l'ouvrage *Atalanta Fugiens* du médecin et alchimiste allemand Michael Maier (1569-1622).

Dans la pénombre de la vie, Maier recommandait de suivre les pas de la Nature (l'élégante jeune femme), accompagnée de la Raison (la canne), des Sens et de l'Expérience (les lunettes), ainsi que des textes savants (la lanterne) qui « ouvrent l'entendement et éclairent le lecteur avide de science ».

II

SEULES LES QUESTIONS SANS RÉPONSE MÉRITENT D'ÊTRE POSÉES...

J'ai connu des hommes qui voulaient tromper autrui, mais personne qui voulait être trompé... voulant, sans être trompés, tromper eux-mêmes, ils aiment la vérité quand elle se décèle. Et la sanction que la vérité leur inflige est celle-ci : ils ne veulent pas être dévoilés par elle, mais elle les dévoile tout de même, tout en restant pour eux voilés.

Saint AUGUSTIN, *Les Confessions*¹

Musique pour cette pensée :

P. J. HARVEY, *To Bring You My Love*²

Ça fonctionne, tout fonctionne. Tout le monde fait en sorte que ça fonctionne. Faire en sorte que tout fonctionne serait même devenu notre principale activité. Ça marche, ça a marché, ça va marcher. Tout est propre, nettoyé. Tout est bien calculé. Tout fonctionne – sauf l'homme même³. Tout fonctionne – sauf l'amour...

Notre amour coule dans le caniveau comme une eau de lessive qui a perdu sa mousse. Voilà bien un scandale qui

1. Saint Augustin, *Les Confessions*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1993, livre X, chap. 23, p. 369.

2. P. J. Harvey, *To Bring You My Love*, Island Records, 1995, piste 1.

3. « Tout fonctionne, sauf l'homme même. » Nous empruntons la formule à Hugo Ball dans *La Fuite hors du temps*, Paris, Éditions du Rocher, 1993.

– très étonnamment – ne scandalise personne ! Aucun expert-comptable, aucun consultant en logistique, aucun auditeur financier, aucun directeur des ressources humaines ne saurait accepter un pareil gaspillage. Et pourtant... On recycle le verre, le plastique, le papier, on optimise les flux, on calcule les probabilités. Mais on gaspille chaque jour tant d'amour...



© Paramount Pictures / Album / AKG Images

Dans *Vacances romaines*, une Audrey Hepburn ivre déclare à Gregory Peck : « Ce dont le monde a besoin, c'est d'un retour à la douceur et à la décence. »
Et Peck de lui répondre : « Vous êtes cultivée et bien habillée, mais vous êtes saoule. »

Il l'a regardée et l'a trouvée jolie. En croisant leurs regards, ils se sont tous les deux dit qu'ils passeraient bien un moment ensemble. Pourquoi pas même au lit ! Mais il ne s'est rien passé. Pour oser se parler, il lui aurait fallu peut-être... combien ?... Disons quinze bonnes minutes, du calme et du silence, un peu d'intimité. Mais il était déjà en

retard au travail et elle devait rentrer pour faire face à ses responsabilités familiales. Il ne s'est rien passé.

Elle l'a trouvé charmant. Il parlait pour dire des choses assez banales, mais sa manière de les dire lui plaisait, lui rappelait comme quelque chose, quelque chose de rassurant et familier qui lui correspondait. Quelque chose qui faisait écho en elle. Mais quoi ? Elle ne le saura jamais. Elle était mariée et lui aussi sans doute. Elle n'a jamais eu l'occasion de lui demander. Il ne s'est rien passé.

Son père était mort. Elle, sa mère, au contraire, était omniprésente, de façon maladroite. Ils auraient sans doute eu des choses à s'apprendre, à se dire, à s'échanger. Mais ils ne se sont pas rencontrés. Ils étaient pourtant bien les sauveurs l'un de l'autre... En quelque sorte. Seule la morale fut sauvée... Mais c'est qui, la morale ? Et où habite-t-elle exactement ? Peut-on même lui téléphoner ? Il ne s'est rien passé. Personne ne fut sauvé.

Ils étaient tous les deux très excités. Ils n'avaient pas besoin d'une grande histoire d'amour. Mais qui sait ? Partager la chaleur et la douceur des corps. Au moins. Mais tout de même, ce n'est pas raisonnable... Un collègue de travail. C'est compliqué. C'est toujours si compliqué. Tout est toujours compliqué. Même pas sûr qu'il soit bien, lui aussi, homosexuel... Il ne s'est rien passé.

Il n'existe aucune machinerie moins performante que celle qui semble régir aujourd'hui les désirs et l'amour. Pour produire un baiser tendre, doux, bienveillant, pour produire une rencontre qui vaille : mille regards croisés immédiatement reperdus dans le vide, mille grossièretés tue-l'amour qui empestent le rance et les désirs frustrés, mille discussions charmantes avortées, mille amours potentielles envoyées sur une voie de garage...

Aucune entreprise du capitalisme planétaire ne tolérerait de ses employés ne serait-ce que 5 % d'un pareil gaspillage ! Les produits font le tour de la Terre, on accompagne avec empressement et une mobilisation de tous les instants leur transhumance stérile. Ils franchissent les frontières triomphalement. Mais l'amour reste, lui, confiné, enfoncé dans

les crânes, les conventions sociales et les impossibilités matérielles. On prétend innover et « créer » à la vitesse grand V. Mais en matière d'amour, nous sommes au Moyen Âge !

IL FAUT QUE CELA CESSE.

Il est temps que quelqu'un prenne les choses en main !
Je vais vous expliquer...

UNE UTOPIE

Alors voilà, c'est très simple... Il suffirait que... Il suffirait que tout le monde se donne la main et que tout le monde soit d'accord. Tout le monde serait libre de faire ce qu'il voudrait. Un sourire échangé et on se proposerait bien des choses... Qu'on accepte ou qu'on refuse, personne ne se vexerait. Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Au lieu des adultères compliqués, pathétiques, des divorces et des ruptures tragiques, on dirait simplement : « Mon chéri, ma chérie, mon amour, je pars en vacances huit jours avec Sylvie, Frédérique, Roland ou Caroline. » Les amours se superposeraient au lieu de s'annuler, de se détruire et de se contrarier. Plutôt que de se haïr, les amants et les amantes se rencontreraient autour d'une table et s'aideraient mutuellement, comme les couples, à deux, déjà s'entraident. On se serrerait les coudes, on se rendrait service. Les hommes iraient faire du sport ensemble et méditeraient intensément sur tel ou tel problème de rénovation de la charpente. Les femmes échangeaient des recettes de cuisine ou des considérations sur la beauté des plantes¹. Personne, au grand jamais, ne penserait à posséder l'autre. On ne prendrait jamais. Plus de féodalisme amoureux, plus de

1. Notons ici, à l'intention de nos amies féministes, qu'il ne s'agit ici de *d'exemples*. Il est tout à fait envisageable que les femmes parlent entre elles de rugby, de *tuning* et de ferronnerie cependant que les hommes s'échangeraient au salon des recettes de cuisine, voire des conseils pour le maquillage. On ne veut se fâcher avec personne... Et dans notre nouveau monde amoureux, toute chose serait possible.

viol... On donnerait à l'autre, tout le temps. Et on se réjouirait de lui donner. Et puisque tout le monde donnerait, on recevrait sans cesse : de l'amour, de l'affection, de la chaleur, du soutien et de l'aide. Faire l'amour serait dans le même temps une chose magnifique et normale, désinculpée de toute morale figée et mortifère. On irait faire l'amour comme le soleil se lève. Tout naturellement. On partagerait l'amour comme on partage l'air que l'on respire, sans vouloir le voler à l'autre. Le mot « jalousie » disparaîtrait de l'usage. On aurait même du mal à expliquer son sens, ce que ce mot autrefois voulait dire, à l'époque où on l'utilisait. Et quand on l'expliquerait, tout le monde en rirait.

Les jeunes couples d'amoureux s'offriraient généralement le luxe d'une ou deux années de fidélité monogame, puis, dès qu'ils s'en lasseraient, de nouvelles relations amoureuses viendraient, non pas détruire, mais enrichir leur relation originelle et la complexifier, c'est-à-dire la nourrir et la rendre plus humaine. Les situations changeantes obligeraient chacun à une présence réelle aux êtres et aux choses. La sécurité ne viendrait plus des chaînes et des colliers qui maintiennent chacun attaché à sa niche, ni de la contrainte des situations, mais de la grande confiance que l'on aurait en l'autre et en la vie elle-même. Chacun serait comblé, plein, entier. Il n'y aurait plus de manque. Ce serait le paradis sur terre...

UNE RÉALITÉ

C'est très simple. Il suffirait que... Il suffirait que tout le monde soit d'accord. Ce serait une histoire magnifique ! Il suffirait que tout le monde soit d'accord... Il suffirait que...

Mais justement, personne n'est jamais d'accord. En tout cas jamais éternellement, ni sur tout ni tout le temps... Le problème de l'amour, c'est qu'il faut être deux. Et être deux suffit pour ne pas être d'accord. Et encore, si seulement on était seulement deux pour faire l'amour. On n'est jamais à deux. Plutôt une bonne centaine, une vraie foule. Il y a là nos parents, notre histoire, qui elle-même est également

l'histoire de nos grands-parents et de nos arrière-grands-parents, toute l'histoire de notre famille depuis des siècles et l'histoire de nos habitudes, de notre civilisation. Tout le monde grec et judéo-chrétien, les armées de deux guerres mondiales et tous les étudiants qui ont fait 68... Tout le monde est là et ils sont des millions ! Et puis il y a l'amant dans le placard, plus la maîtresse, qu'on a ou qu'on n'a pas, mais qui, dans les deux cas, est bien là – au moins dans la tête. Et puis il y a la fameuse belle-mère, qu'il faut bien satisfaire, et puis, bien sûr, les enfants, le banquier et même les voisins... Il suffirait... Il suffirait que tout le monde soit d'accord. C'est très simple... C'est très simple... Mais si, c'est simple... Non, non... Non, d'accord, ce n'est pas simple du tout. C'est même catastrophique à quel point ce n'est vraiment pas simple. Tout fonctionne – sauf l'homme même. L'amour... Tout fonctionne – sauf l'amour.

Inutile d'en dire plus. Les utopies libertaires que nous décrivons là en quelques lignes ont déjà été théorisées en mille et mille pages par Charles Fourier, Ernest Armand, Wilhelm Reich et tant d'autres. Toute l'histoire des penseurs anarchistes, libertaires, libertins nous raconte l'utopie réjouissante d'une société parfaite, bienveillante, harmonieuse.

Les pisse-froid balaient ces utopies d'un revers de main. Ils s'en moquent. Ils disent, comme pour toute chose : « Il ne faut pas se leurrer. » Ils ne croient plus en rien. C'est normal. Ils ont depuis longtemps abandonné la quête, abandonné l'amour. Ils ont pris le réel « tel qu'il est », ou du moins comme ils se l'imaginent. Et quand ils nous le rendront, il sera encore pire ! Ceux qui ne sont pas comme eux, résignés et soumis au réel, les dérangent.

Ce n'est pas ce regard que nous porterons ici sur toutes les réjouissantes utopies amoureuses. Au contraire. Nous serons bien dans ces pages, dans chaque ligne, du début à la fin, du côté des libertins et des libertaires, jamais dans le camp des pseudo-réalistes et des désenchantés. Oui, nous croyons ici à la possibilité effective d'une libération amou-

reuse ! Pour autant, nous ne referons pas 68 ou Woodstock, comme on reconstitue au milieu de l'été, en son et lumière sur la plage, la Révolution française, la bataille de la Marne ou le débarquement de Normandie. Il y a bien un échec de la révolution sexuelle et amoureuse, une impasse. On ne peut faire semblant. Et surtout : nous devons faire avec...

Non ! Non ! Non ! Nous ne dirons surtout pas ici : « Pas de révolution, pas d'utopie. » Nous ne dirons pas non plus : « Il ne faut pas se leurrer, il ne faut pas rêver, la vie est ce qu'elle est... »

Non ! Non ! Non ! Nous voulons nous leurrer, dire que tout est possible. Et plutôt dix fois qu'une ! Nous voulons l'harmonie polygame libertine amoureuse érotique planétaire et cosmique ! Au minimum ! Oui ! Une révolution amoureuse radicale effective. Nous voulons en sentir les effets tous les jours, pouvoir nous en réjouir. Mais nous la voulons tant que nous la voulons vraiment, pour ici, maintenant – et non pas utopique ! Nous ne construirons pas de châteaux au Mexique. Nous tentons de définir une pratique, quelque chose qui soit possible au sein de l'impossible généralisé. Quelque chose, donc, de très compliqué, compliqué comme l'amour ou le funambulisme. Mais quelque chose de vrai.

Le funambule ne rêve pas de marcher sur un fil. Il le fait. Il n'est pas utopiste. Il ne fantasme pas. Il tend son câble d'acier avec un vrai tire-fort, il s'échauffe et il s'y met !

Comme elles sont réjouissantes, les jolies utopies fouriéristes ! Comme Fourier est touchant et comme il nous est proche quand il décrit méthodiquement, sur des centaines de pages, sa « théorie des quatre mouvements », les « nouveaux mondes amoureux » et les « harmonies polygames en amour »... On saura tout, sur le papier, du phalanstère ou du « quadrille omnigyne » qui « comprend trente-deux personnes » et pour lequel Fourier explique que « chacun s'unira successivement avec les trente et un autres, mais non pas à la manière confuse des orgies civilisées ; on aura une méthode pour donner du relief aux personnes choisies, chaque jour, pour pivot de manœuvre et on ne les possédera



Un projet d'avenir pour toute l'humanité :
le phalanstère de Charles Fourier.

qu'après avoir éprouvé pour elles par suite de ces unions une passion réelle et fondée sur des convenances de contraste ou d'identité attentivement ménagées ». Afin que les choses se déroulent en bon ordre, le quadrille sera divisé en quatre sous-foyers nommés « cardinaux de quadrille » et « sur quatorze aimés, il s'en trouvera sept pivotaux en gamme haute et sept en gamme basse¹ ». Qu'on se le dise ! Grâce à Charles Fourier, l'amour fonctionne enfin comme une montre suisse ! On change de partenaire dès que la cloche retentit et, grâce à une « méthode », tout le monde devient instantanément amoureux et passionné pour trente et une autres personnes dont il pourra s'éprendre et qu'il pourra posséder. Soit tout de même en un tournemain $16 \times 16 = 256$ possibilités de couples, et 496 si l'on ouvre chacun (par une autre « méthode ») aux joies de la bisexualité ! Quel réjouissant programme...

On regrettera seulement que toutes les tentatives de mise en œuvre réelle des utopies fouriéristes sur un plan amoureux et érotique semblent s'être soldées par des échecs et

1. Charles Fourier, *Des harmonies polygames en amour*, Paris, Rivages Poche, 2003, p. 244.